

* **fourrier** : sous-officier chargé de pourvoir au logement des soldats et de répartir les vivres

<http://www.inlibroveritas.net/oeuvres/21883/journal-de-guerre-de-jacques-gauthier-aout-1914>

Une partie de la ponctuation a été rajoutée par rapport à l'œuvre originale.

Samedi 1^{er} août 1914 - Décret de mobilisation générale.

2 août - Mobilisation.

3 août - Départ de St. Germain-en-Laye à 9 heures matin.

4 août - Arrivée à Autun 10 heures et demie.

5 août - Préparatifs de départ. Embarquement à 9 heures du soir départ à 11 heures, destination inconnue.

Jedi 6 août - Arrivée aux environs d'Epinal, nous apprenons que l'Allemagne nous a officiellement déclaré la guerre à la date du 4, elle viole la neutralité de la Belgique et l'Angleterre lui déclare la guerre. Nous allons jusqu'à Charmes pour débarquer ; le cantonnement est tout préparé dans une filature où nous sommes très bien, et nous sommes très fatigués car il est 11 heures et demie du soir quand nous avons tout fini.

Vendredi 7 août - Avant le départ on nous donne du vin payé par la maison, puis nous partons à 4 heures du matin ; après une marche de 15 kilomètres, nous allons cantonner à Morville pays où nous sommes très bien reçus.

Samedi 8 août - Exercice de bataillon ; nous attendons la concentration du corps d'armée ; nous revenons à notre cantonnement.

Dimanche 9 août - Réveil à 2 heures du matin ; exercice de bataillon (avant-postes) ; retour Morville.

Lundi 10 août et mardi 11 août - Exercice de bataillon le matin ; le soir à 11 heures, départ de Morville ; nous marchons toute la nuit en passant par Fontenoy-la-Joûte ; nous tirons sur un aéroplane ennemi qui va tomber un peu plus loin ; il est 5 heures du matin ; après une demi-heure d'arrêt, nous reprenons notre marche en passant par Glonville, Azerailles ; nous marchons ainsi toute la matinée, d'abord sur les routes, puis à travers champs ; dans l'après-midi nous approchons du feu ; au loin on entend le canon qui tonne ; nous marchons sur Domptail ; on voit aussi au loin plusieurs colonnes de fumée qui s'élèvent : ce sont des villages incendiés ; nous marchons jusqu'à la tombée de la nuit, et nous voyons très bien notre artillerie placée à notre droite qui tire sur l'ennemi en avant de nous ; nous voyons très bien les obus éclater sur un bois. En allant porter un ordre à la compagnie je découvre le cadavre d'un sous-officier de chasseur à pied mort depuis au moins 4 ou 5 jours.

La journée est terminée mais n'avons rien mangé depuis la veille sauf un léger casse-croûte (ceux qui en avaient) ; nous retournons cantonner à 2 kilomètres en arrière. (Journée très et très dure.)

Mercredi 12 août - Réveil 2 heures et demie du matin. Départ à 3 heures ; nous reprenons marche à travers champs en appuyant un peu à l'est dans la direction de Ste Pôle et St Maurice ; à 8 heures du matin, nous arrivons à la route de Domptail au Grand Colombier. Là, sous nos yeux, nous avons une grande plaine, et, à notre droite Ste Pôle et St. Maurice ; à environ 5 kilomètres, dans cette plaine, plusieurs régiments d'infanterie sont déployés en tirailleurs et ont commencé le feu ; derrière eux un groupe d'artillerie commence à tirer d'abord quelques coups, puis active son tir ; vers 9 heures, nous voyons passer un bataillon de chasseurs, le 20^e ; il est anéanti de même qu'un bataillon du 17 d'infanterie ; tous les deux ont pris part au combat le matin dans une charge à la baïonnette ; il reste de chacun environ une compagnie.

Puis ma compagnie est envoyée à la ferme du Grand Colombier avec mission d'organiser défensivement cette position ; les trois autres compagnies du bataillon restent sur la route de Domptail et attendent les ordres. A 10 heures et demie, le commandant m'envoie porter l'ordre à ma compagnie de lâcher le Colombier, et de rejoindre le bataillon à la lisière du bois, à un kilomètre de cette ferme ; puis nous nous retirons dans la direction de Fontenoy-la-Joûte ; nous restons arrêtés sur la route jusqu'au soir à 5 heures ; à 4 kilomètres du Grand Colombier, nous mangeons quelques [prunes ?] et nous nous couchons sur la dure car la chaleur est forte. A 5 heures, je rassemble mes hommes de corvées et le caporal d'ordinaire, et je vais préparer mon cantonnement ; je passe par Azerailles, Glonville ; comme les hommes sont fatigués, j'ai bien du mal à les faire suivre ; enfin nous arrivons. Je fais mon cantonnement qui est assez facile ce jour-là, puis la compagnie arrive ; je fais toucher les distributions ; les hommes font la soupe et l'on mange pas trop tard.

Jedi 13 août - Repos, nettoyage des armes et des effets. Le colonel passe la revue ; il est très mécontent de la marche du régiment ; aussi plusieurs cassations de caporaux et sergents. Mais en réalité on nous a trop surmenés, ce qui a obligé les hommes les plus faibles ou les réservistes pas entraînés à laisser leurs sacs s'ils ne voulaient pas rester eux-mêmes.

Vendredi 14 août - Départ 3 heures du matin ; nous passons par Glonville, puis sur la gauche d'Azerailles et nous allons jusqu'à Herbéviller ; là nous attendons les ordres, qui viennent bientôt car l'ennemi occupe le village de Domèvre-sur-Vezouze ; la veille, il occupait Herbéviller ; nous voyons quelques maisons brûlées à l'entrée du village, puis une à la sortie où il y a encore du feu ; des chevaux et des vaches et bœufs ont brûlé vifs dans leur écurie. L'ordre est donné au bataillon de se porter à l'assaut de Domèvre.

En sortant d'Herbéviller le commandant fait déployer les compagnies deux à droite de la route et deux à gauche ; il y

a de l'avoine et des pommes de terre dans les champs ; mais une compagnie, la mienne, est envoyée en soutien d'artillerie à notre droite. A notre sortie d'Herbéviller, nous sommes salués par quelques obus qui ne nous font aucun mal ; heureusement, les premiers que nous voyons. Puis nous avançons ; le commandant reste debout au milieu de la route malgré les balles qui commencent à siffler. Les compagnies avancent déployées, puis ouvrent le feu, mais on tire sur des ennemis invisibles qui sont dans des tranchées, et l'on voit juste la flamme sortir au bout du canon de leurs fusils, ce qui nous désavantage beaucoup.



Les sections avancent quand même et, enfin, après un combat de trois heures et demie, l'ennemi commence à déménager ; notre artillerie nous est d'un grand secours, elle a bien repéré et le tir est juste, car elle tire d'une distance de 800 mètres ; et aussi beaucoup de sections ont chargé à la baïonnette, ce qui nous a causé beaucoup de pertes. Environ vingt morts et soixante blessés au bataillon. Le feu de l'ennemi ayant complètement cessé, nous indique qu'il est en déroute. Le commandant rassemble le bataillon, puis nous entrons en colonne par quatre dans Domèvre, où nous sommes très bien reçus par les gens qui donnent tout ce qu'ils peuvent. Après avoir mangé, pendant deux heures environ que nous sommes restés à l'entrée de ce village, nous reprenons notre marche ; après avoir traversé Domèvre, nous tournons à gauche, puis à droite à travers champs, et à quelques centaines de mètres, nous traversons un ruisseau et remontons une côte ; nous nous arrêtons un peu en arrière de la crête où est placée l'artillerie.

La nuit commence à tomber et nous prenons nos dispositions pour passer la nuit à la belle étoile ; nous sommes très fatigués et après avoir mangé un peu nous nous couchons sur la dure. Pendant la nuit quelques coups de canon, puis une vive fusillade.

Samedi 15 août - A la pointe du jour, nous revenons à Domèvre où nous voyons revenir le 95^e le 85^e qui, dans la nuit, se sont emparés de Blâmont ; puis nous allons nous placer en arrière de Domèvre jusqu'à 11 heures. Nous repartons sur Blâmont ; tout le long de la route, nous pouvons nous rendre compte des travaux de fortification faits par l'ennemi, en particulier des tranchées couvertes.

Nous arrivons à Blâmont où nous sommes très bien reçus par les habitants qui nous donnent tout ce qu'ils ont ; ils sont heureux et nous racontent ce qui c'est passé. Nous traversons le pays au son de la Marseillaise jouée à tous les pianos ; à la sortie, on nous signale à notre droite, près de la gare, un genre de château où l'état-major a logé ; et l'on nous dit qu'il doit encore y avoir quelque chose. Une section entoure la maison baïonnette au canon, cependant qu'un officier, deux sous-officiers et une dizaine d'hommes fouillent la maison de la cave au grenier, mais sans résultat ; après une heure d'arrêt, nous repartons ; nous marchons vers la frontière qui n'est plus qu'à quelques kilomètres ; à droite et à gauche des tranchées, des cadavres jonchent le sol (ennemis) ; bientôt la pluie commence à tomber ; vers 3 heures, on s'arrête vers un bois, le commandant attend des ordres et parle de bivouaquer ; vers 5 heures, l'ordre d'aller cantonner à Richeval nous est donné ; nous repartons, puis, quittant la grand-route, nous tournons à droite et nous allons jusqu'à Cirey, qui est occupé par le 85^e ; nous avons fait fausse route, faute du commandant ; donc nous faisons demi-tour et revenons prendre la grand-route que nous avons quittée ; nous avons marché ainsi pendant deux heures inutilement par une pluie battante, sous bois ; c'est bien triste ; nous sommes mouillés jusqu'à la peau, c'est bien triste ; maintenant nous marchons sur la grand-route, dans l'eau jusqu'à la cheville ; enfin nous traversons la frontière au bas d'une côte ; la route à cet endroit ne fait plus qu'un large ruisseau ; les poteaux frontière ont été arrachés ; nous allons jusqu'à Richeval ; j'arrive cinq minutes avant la compagnie pour faire mon cantonnement ; le capitaine de jour nous fait la répartition ; il fait très noir et l'on tombe partout dans des trous pleins d'eau. Mon cantonnement est envahi par des mitrailleuses que je suis obligé de faire

sortir ; enfin j'arrive à m'en tirer assez bien ; la compagnie est assez bien logée car il y a de grandes granges et beaucoup de foin. Dehors la pluie tombe toujours ; il est 9 heures et demie et nous n'avons pas de distributions ; elles arrivent seulement à 11 heures, mais tout le monde est couché ; on nous garde la viande pour le lendemain ; comme je n'ai rien à manger, je cherche du vin ; j'en trouve du mauvais, que je paie 1 franc 50 la bouteille ; puis je l'avale sans manger et je me déshabille complètement, car depuis longtemps je suis mouillé jusqu'à la peau et je me mets dans la paille sèche et enfin j'arrive à me réchauffer.

Dimanche 16 août - Réveil à 3 heures et demie, mais on ne part pas ; on allume du feu pour se faire sécher et en même temps on fait cuire la viande ; mais bientôt on donne l'ordre d'éteindre les feux, car la fumée pourrait signaler notre présence à l'ennemi ; nous apprenons qu'une patrouille qui est allée se mettre en liaison avec le 95^e ne s'est pas arrêtée aux sommations de la sentinelle qui a tiré et tué un caporal et blessé un homme. Nous partons bientôt déployés à travers champs ; nous voyons le cimetière qui a été fortifié par l'ennemi ; tous les murs sont percés de créneaux ; nous continuons à avancer dans des champs de trèfles et d'avoine, mouillés jusqu'à la ceinture ; nous avons laissé nos cuisiniers à Richeval pour préparer à manger à l'abri des vues de l'ennemi. Au loin, dans la direction de St. Georges, on entend le canon et aussi la fusillade ; nous avançons assez lentement, toujours à travers champs et bois, jusqu'à une ferme et château qui a été mis à sac par l'ennemi, car il appartenait à un colonel français en retraite ; nous nous arrêtons à la lisière d'un bois voisin ; à notre droite, un groupe d'artillerie est en position.

Vers 11 heures, un autre groupe prend position à notre gauche en avant du petit bois ; nous attendons ; nos cuisiniers arrivent et nous nous mettons à manger, mais nous n'avons pas de pain. Notre artillerie de gauche se met à tirer, mais bientôt elle est repérée par l'artillerie ennemie et voilà les obus qui nous pleuvent dessus ; nous nous retirons du bois emportant nos patates ; nous allons jusqu'au château. La pluie commence à tomber, nous attendons ainsi jusqu'au soir et nous cantonnons dans ce château sur les planchers, sur des matelas etc ... Journée pas trop dure, mais pas de pain et mouillé.

Lundi 17 août - Réveil à 4 heures du matin ; distributions avant le départ ; nous marchons à la poursuite de l'ennemi qui fuit devant nous dans la direction d'Aspach, toujours à travers champs, et mouillés ; il y a du brouillard. Le 2^e bataillon est allé occuper Aspach sans combattre ; nous passons sur la gauche de ce pays [village], et après avoir stationné jusqu'à trois heures au milieu d'un champ, nous allons pour cantonner à deux kilomètres sur notre gauche ; mais dans ce pays il n'y a pas de place ; tout est plein et il arrive encore de l'artillerie ; nous attendons. Le colonel nous rassemble (les fourriers) et nous dicte les ordres à transmettre au capitaine pour empêcher le pillage et le vol ; tout homme qui sera pris à piller ou à voler sera immédiatement fusillé ; il nous dit aussi que le lendemain nous marcherons sur Héming, à la poursuite de l'ennemi. Puis, après avoir communiqué cet ordre dans les compagnies, nous repartons cantonner à Aspach où il y avait déjà un bataillon du régiment, et j'ai de grandes difficultés à loger ma compagnie ; enfin j'y arrive tout de même, et après nous touchons les distributions qui vont bien ; puis nous mangeons vers 9 heures et demie et nous nous couchons. (Reçu ce jour deux lettres Laurence et Marie [Sa fiancée et sa sœur].)

Mardi 18 août - Au réveil on nous dit que nous ne partons pas de suite, et tout le monde se met à nettoyer les armes, car tous les fusils sont rouillés à tel point qu'on ne peut plus les ouvrir. Sur l'ordre du capitaine, je commence à reconstituer les vivres de réserve, la voiture de compagnie étant parvenue jusqu'à nous. Mais à peine la distribution commencée, voici le commandant qui arrive et qui donne l'ordre de partir immédiatement ; il y a un moment de précipitation pour remonter les armes ; puis nous partons sans vivres car je n'ai pu faire la distribution qu'à deux escouades. Nous repassons à Landange, où nous stationnons pendant une heure pour laisser passer la cavalerie ; il en passe sans discontinuer depuis 3 heures du matin et il est 7 heures et demie. Puis nous repartons et nous passons par Héming, pays ouvrier ; après avoir traversé le canal de la Marne au Rhin et la voie ferrée, nous tournons à droite au milieu du pays ; nous marchons dans la direction de Sarrebourg un peu sur la gauche ; bientôt nous marchons à travers champs (colonne double de bataillon) ; le temps est un peu plus beau, il fait un peu de soleil ; nous allons jusqu'à un bois ; il est environ midi ; nous attendons dans ce bois jusqu'à la nuit sans pouvoir faire à manger ; il reste quelques conserves que l'on mange ; nous voyons revenir un lieutenant de chasseur qui vient de faire une patrouille vers Sarrebourg ; il nous dit avoir vu des travaux de fortification énormes, des réseaux de fil de fer presque infranchissables ; nous avançons jusqu'à la lisière du bois qui n'est qu'à quelques centaines de mètres. La nuit vient ; nous sommes placés en avant-postes, la 3^e compagnie en petits postes ; la liaison ; nous restons avec le commandant à la 2^e compagnie en réserve. Nous sommes dans la boue jusqu'aux genoux ; de temps à autre nous voyons les projecteurs ennemis se promener sur nous, nous obligeant à rester dans le bois ; nous nous asseyons par terre ; adossé à un chêne, je finis par m'endormir. Dans la nuit, je suis réveillé en sursaut par une vive fusillade, puis des cris du 56^e ; trompés par l'obscurité, les hommes de la 3^e compagnie ont tiré sur le 56^e. Nous nous rendormons. Un peu plus tard, nous sommes encore réveillés ; le commandement de baïonnette au canon ; d'un bond chacun se lève et met baïonnette au canon ; mais c'est une fausse alerte ; nous nous rendormons.

Mercredi 19 août - A 3 heures du matin, je vais avec douze hommes pour toucher les distributions ; sur les indications du capitaine de la 2^e compagnie je vais à la ferme de Rinting ; mais le capitaine s'est trompé, ce n'est pas à cette ferme ; nous faisons demi-tour, et après deux heures de marche, nous retrouvons la compagnie au moment où elle était prête à partir ; heureusement averti à temps, mon caporal-fourrier est allé toucher les distributions, dans une ferme tout à côté. Nous avons juste le temps de distribuer le pain, toute la viande reste à la lisière du bois ; quelques hommes en prennent, mais bientôt ils seront obligés de la jeter car il fait chaud. Nous

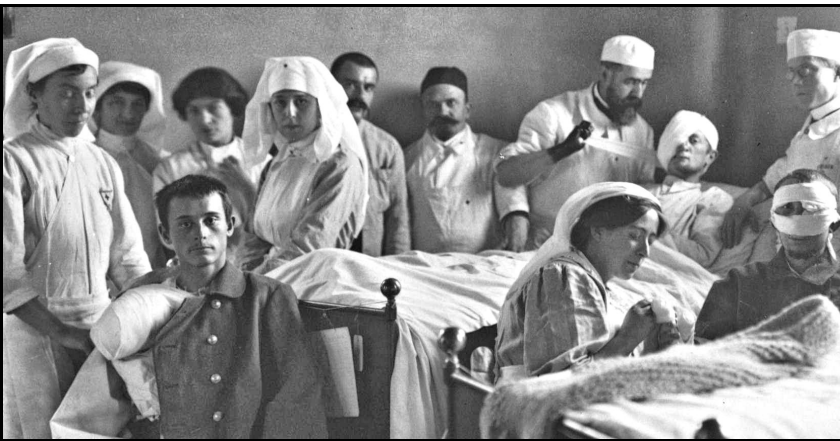
marchons à travers champs ; puis nous retraversons un autre bois ; à sortie, nous laissons Haut-Clocher à notre gauche ; nous passons près d'une ferme où nous pouvons avoir un peu de lait qui nous fait beaucoup de bien ; un peu plus loin, nous traversons la route de Sarrebourg et nous prenons à gauche, celle de Sarraltroff ; un peu plus loin se trouve une ferme que le commandant envoie fouiller ; mais bientôt nous voyons sortir de cette ferme de Sarrewald quatre ou cinq uhlands qui sont au galop de charge. Le commandant fait déployer le bataillon, cependant qu'une section va fouiller cette ferme ; elle n'est plus occupée ; mais en y arrivant, une série d'une dizaine d'obus nous salue ; un blessé seulement ; nous, nous partons vivement jusqu'à la ferme, puis jusqu'au bois qui est à sa gauche, toujours accompagnés par les obus qui passent par-dessus nous, leur tir était trop long ; puis nous avançons sous bois ; nous nous arrêtons et nous attendons anxieusement ; l'artillerie tire toujours ; nous reprenons notre marche, mais nous n'allons pas loin, nous retrouvons la route de Sarraltroff ; ce pays n'est qu'à 800 mètres ; nous suivons un peu la lisière du bois ; il est environ 3 heures ; puis tout à coup, comme nous sommes en tête avec le commandant, nous tombons sur une patrouille ennemie qui est cachée dans la broussaille qui est très épaisse à cet endroit ; ils se mettent à crier, ce qui nous permet de nous dissimuler et de mieux voir ; mais ils fichent le camp ; nous n'avons pu les retrouver ; ils nous attendaient pour nous signaler. Les deux compagnies de tête sont portées à la lisière du bois immédiatement, c'est-à-dire en face du village ; et le feu commence. Mais nous ne voyons pas d'ennemi, il est très fortement retranché dans le village et à mi-côte à hauteur du village ; le reste de la journée se passe ainsi à tirer quelques coups de feu sur le peu d'hommes que l'on voit dans les rues du village ; à plusieurs reprises, le commandant fait préparer les compagnies de réserve pour donner l'assaut à la baïonnette et prendre une batterie d'artillerie qui est tout près et qui tire par-dessus nous ; mais après réflexion, le commandant ne le fait pas donner ; et voici bientôt la nuit qui arrive ; en résumé l'artillerie a tiré sur nous toute la journée sans succès. Nous n'avons pas mangé de la journée. Les 2^e, 3^e et 4^e compagnies restent sur la ligne de feu ; la 1^{ère} est un peu en arrière en réserve ; nous nous couchons dans des buissons vers 11 heures du soir ; dans la nuit, quelques coups de canons et de fusils.

Jeudi 20 août - Tout porte à croire que ce sera une journée terrible car tout est prêt. La veille au soir, le commandant a reçu l'ordre de résister jusqu'au bout, car l'ennemi doit reprendre une offensive vigoureuse sur toute la ligne. En effet, à la pointe du jour, les premiers obus arrivent sur nous et la fusillade commence très vive, jusqu'à 7 heures du matin ; les obus passent au-dessus de nos têtes, aussi bas qu'ils coupent les branches des arbres au passage et même des arbres entiers ; cette fois, ils nous ont bien repérés à la lisière du bois aussi bien qu'en arrière ; tout y tombe, gros obus, artillerie de compagnie ; bientôt de nombreux blessés reviennent en arrière ; sur la première ligne le spectacle est vraiment horrible à voir ; on voit quelques hommes qui se sauvent comme fous d'épouvante, en arrière ; aussi les blessés qui se sont retirés reçoivent les obus, car le bois est complètement arrosé ; vers 8 heures la fusillade augmente d'intensité ; le commandant m'envoie à la compagnie lui porter ordre de se retirer en arrière et d'organiser une position défensivement, car il prévoit que nous serons obligés de reculer devant des forces très supérieures ; d'après le commandant, la compagnie s'est portée sur la gauche un peu en avant ; je descends le bois et je cherche ; je ne la trouve pas ; entendant du bruit en avant, je m'y porte ; les balles commencent à siffler ; j'avance toujours ; je me porte presque sur la première ligne ; arrive une rafale d'artillerie, quelques obus tombent à droite et à gauche ; je me précipite vers un gros chêne pour laisser passer la rafale ; au moment où j'y arrive, je sens un choc au pied droit, puis la rafale passée je me relève ; mais je sens une douleur au pied ; je me déchausse pour voir la blessure ; la balle a traversé le pied ; je fais un pansement, mais je ne peux remettre mon soulier qui est plein de sang et, ayant été mouillé quelques jours avant, s'est rétréci. Maintenant je regagne l'arrière comme je peux, pensant trouver les infirmiers et en suivant une allée je retrouve la compagnie. Le lieutenant Chapé veut m'envoyer un homme pour m'aider, mais je lui dis que je pourrai m'en aller seul ; j'arrive à l'endroit où j'ai laissé le commandant ; il n'y est plus ; on le cherche partout ; il a été blessé m'a-t-on dit après ; il y a là d'autres blessés.

Je trouve Chevalier qui a été blessé par plusieurs éclats d'obus ; tous les deux, nous nous retirons dans le bois, cherchant des infirmiers, mais nous n'en voyons pas ; il est environ 10 heures et demie. Je vois Brunet sergent-major à la 4^e compagnie qui me dit que nous sommes tournés à notre gauche et que l'on va battre en retraite ; l'ennemi est très près et avance ; nous allons nous retirer comme nous pourrions dis-je à Chevalier ; nous allons jusqu'à la lisière ; les obus tombent toujours de plus en plus dru ; depuis la lisière du bois nous apercevons à gauche la ferme de Sarrewald, à notre droite un bâtiment annexe de cette ferme à environ 500 mètres ; entre la ferme et ce bâtiment les obus y tombent par douzaines, car c'est le seul endroit où nous devons passer ; déjà beaucoup de sections se retirent, aussi beaucoup d'hommes en désordre et des blessés se trouvant comme ils le peuvent ; à chaque obus qui arrive, on peut voir deux, trois ou quatre hommes qui ne se relèvent plus. J'attends un peu pour passer ; la ferme à gauche est complètement brûlée ; je vois tout à coup arriver un obus dans le bâtiment de droite qui prend feu ; plusieurs hommes blessés dans ce bâtiment sont obligés de s'enfuir, ceux qui peuvent ; voici déjà une demi-heure que j'attends pour passer, redoutant de tomber entre les mains des ennemis ; je me décide enfin ; il y a environ 500 mètres de traversée très dangereuse ; je rassemble mes forces et me voici parti en courant ; à ce moment, je ne sens plus ma blessure ; pendant la traversée, beaucoup d'obus tombent à droite et à gauche ; les camarades se couchent, car ils passent bien près de ma tête ; moi je ne m'arrête pas avant d'avoir atteint les arbres au-delà de la ferme ; là je respire un peu ; j'ai un peu d'eau-de-vie dans mon bidon ; j'en bois un demi-quart car je n'en peux plus, je suis à bout de forces ; puis je reprends ma course jusqu'au-delà d'une petite crête en appuyant à droite ; il y a une espèce d'angle mort, où les obus ne tombent pas ; un peu plus loin j'étais arrêté, reprenant haleine, lorsqu'un de mes anciens camarades, Moreau, 3^e compagnie, vient à passer et s'arrête, puis m'aide à marcher ; il ne veut pas me laisser seul. Nous traversons Haut-Clocher ; je vois beaucoup d'hommes de la 1^{ère}

compagnie, entre autres Reverdy ; un lieutenant de la 4^e compagnie me dit d'entrer à la Croix Rouge, mais je préfère aller plus loin, ayant peur que l'ennemi vienne jusque là. Je refais mon pansement puis nous repartons ; nous allons jusqu'à Langatte ; là, la cavalerie ennemie se bat avec nos chasseurs au nord du village ; il y a des hommes de tous les régiments du corps.

Je suis à bout, ma jambe me fait mal ; je vois que je ne pourrai pas aller plus loin ; je me décide à rentrer à la Croix Rouge, où il y a déjà une vingtaine de blessés ; c'est le presbytère transformé en infirmerie. Là, Moreau me quitte ; je lui donne mon fusil et je lui serre cordialement la main et le remercie ; il est environ 2 heures et demie ou 3 heures ; après avoir été pansé, je m'assoupis un peu ; mais bientôt l'artillerie qui est près de Langatte, c'est-à-dire la seule que nous avons à 8 kilomètres en arrière de nos premières lignes, s'arrête de tirer ; depuis, j'ai appris que tout le groupe fut pris ce jour ; le curé nous apprend que l'ennemi occupe le pays, ce qui nous étonne et nous désole aussi ; mais je n'ai toujours pas perdu espoir, car j'espère bien que dans la nuit les Français le reprendront ; un peu plus tard, les obus français arrivent sur le pays [village] ; le clocher est descendu au premier obus, d'autres viennent éclater devant les fenêtres de la maison où nous sommes ; à la tombée de la nuit, la canonnade cesse et enfin le calme renaît ; je n'ai rien pris depuis vingt-quatre heures et je demande s'il n'y a rien à manger pour moi et mes camarades aux gens qui viennent nous voir ; ils nous répondent qu'ils n'ont rien, qu'on leur a tout pris ; le curé nous donne un quart de lait, puis je m'endors brisé par la fatigue ; telle a été cette terrible journée.



Vendredi 21 août - Tout ce que je sais sur ma compagnie, c'est mon sergent-major blessé ; mais elle a dû soutenir la retraite, donc elle a dû avoir certainement du mal. Dans la nuit, au lieu d'avancer comme je l'avais espéré, je crois que nos troupes ont plutôt reculé ; deux camarades sont morts ; mon pied me fait très mal, je peux marcher très difficilement. Je commence à réfléchir que je suis prisonnier et rien à faire pour rejoindre nos lignes. Nous restons ainsi jusqu'à 2 heures de l'après-midi sans rien prendre, et nous commençons tous à avoir bien faim ; on nous charge sur des chariots attelés à des bœufs ou vaches et nous

partons dans la direction de Sarraltroff ; triste voyage, car nous traversons tout le champ de bataille de la veille qui est toujours jonché de morts, hommes et chevaux, surtout près de la ferme de Sarrewald ; il y en a partout à droite et à gauche de la route ; on ne voit que des culottes rouges ; un peu plus loin nous passons à la lisière du bois où nous étions la veille ; le spectacle est effrayant, il y a des cadavres méconnaissables, des jambes et des bras détachés, le tout pêle-mêle ; nous voyons des paysans réquisitionnés qui ramassent les morts dans des chariots, puis ils les mènent vers la Sarre où on les enterre. Pour procéder au déchargement, le chariot étant plein jusqu'en haut, ils enlèvent un côté puis lèvent les roues du côté opposé et ils tombent dans la tranchée ; il est bien triste de penser à tous ces malheureux qui sont enterrés là, que leurs parents rechercheront longtemps, et pleureront amèrement ; nous stationnons une demi-heure à cet endroit, car depuis Langatte nous avons rencontré de la cavalerie, de l'infanterie, et aussi des convois de ravitaillement, et à chaque fois il a fallu s'arrêter pour laisser passer ; enfin nous rentrons bientôt dans Sarraltroff ; nous pouvons constater les travaux de fortification de nos ennemis, plus particulièrement un moulin au bord de la Sarre qui est une des premières maisons ; il y a à toutes les fenêtres des sacs de farine avec un espace aménagé en haut pour le tireur et des mitrailleuses sous le toit. Nous voici arrivés au milieu du pays et c'est le cœur gros que je pense que bientôt nous serons au milieu de nos ennemis ; nous attendons sur les chariots jusqu'à 11 heures du soir, tout est plein, l'église, l'école, les granges, greniers, maisons en construction, tout a été employé pour les blessés français et allemands ; enfin on nous fait descendre dans des granges où il y a du foin ; des infirmiers nous sont très dévoués et très doux ; notre faim est apaisée un peu car les gens du pays nous font passer du pain, du lait, des fruits etc...

Samedi 22 août - A mon réveil, je vois que nous sommes environ une quinzaine plus ou moins blessés. J'ai passé une nuit plutôt mauvaise, ma jambe me fait très mal ; elle est de plus en plus enflée et je me demande si ça ne deviendra pas plus mauvais ; nous allons à la visite emmenés par un infirmier, ceux qui peuvent marcher ; un major regarde ma plaie, la nettoie, fait un pansement ; nous retournons à notre grange, dans laquelle on nous donne un peu de soupe au riz. Dans la maison où nous sommes, il y a plusieurs jeunes filles qui sont très gentilles ; elles nous donnent tout ce que nous demandons ; elles nous lavent notre linge ; mais elles ne parlent pas le français. Au loin on entend toujours le canon et il me reste encore un vague espoir. Je n'ai aucune nouvelle de ma compagnie, sauf par quelques camarades blessés comme moi le matin du 20.

Dimanche 23 août - Les gens du pays environnant viennent nous voir, ils nous apportent des fruits. Je vais voir à l'église où il en a beaucoup de mon régiment ; je vois Barouin et le comte de Pelleport, homme de 62 ans, ; il est tout blanc et heureux de me voir ; il est très bien soigné, me dit-il, mais il est désespéré car il a la cuisse fracturée à deux endroits et il souffre beaucoup.

Lundi 24 août - Nous devons partir pour une destination inconnue, dans un hôpital nous dit-on ; à 8 heures du soir, on nous charge sur des voitures et on nous emmène à la gare ; là, nous attendons jusqu'à minuit ; mon pied me fait

toujours beaucoup mal ; enfin le train arrive et nous embarquons ; nous roulons dans la direction de Sarreguemines. Mardi 25 août - Nos sentinelles ne sont pas trop mauvaises ; ce sont trois Alsaciens-Lorrains ; ils parlent très bien le français ; l'un d'eux, boulanger, a travaillé pendant sept ans à Paris. Nous roulons lentement et les arrêts très brutaux font beaucoup souffrir les plus grièvement blessés, aussi dans toutes les gares importantes nous en laissons. A Sarreguemines, nos sentinelles ont été changées et celles que nous avons maintenant nous obligent à rester couchés sur la paille ; le jour est venu.

Mercredi 26 août - Nous roulons ainsi toute la journée, nous arrêtant pour nous donner quelques nourritures, et aussi pour refaire nos pansements ; partout, tout le monde accourt et quelques-uns nous montrent le poing ; nous voyons aussi beaucoup de blessés ennemis qui nous donnent toutes sortes de choses à manger, du tabac etc ... Nous nous demandons où nous allons quand nous arrivons à 6 heures du soir par Nuremberg ; une très belle gare et la ville nous paraît belle et grande ; aussi là un incident se produit, puis je m'endors ; pendant ce voyage, nous sommes passés par Sarreguemines, Deux-Ponts, Landau, Speyer, Heilbronn, Hall, Ansbach, et Nuremberg comme villes principales.

Quand je me réveille, le train est arrêté ; l'endroit me semble désert ; on ne peut rien distinguer car il y a du brouillard épais ; bientôt des infirmiers français arrivent et nous disent que nous sommes dans un camp - Grafenwöhr ; on nous charge sur des chariots ; avant de partir, un officier allemand nous dit ceci : « Vous êtes ici dans un camp ; nous ferons ce que nous pourrons pour vous, mais la discipline allemande est très sévère ; tout homme qui tentera de s'évader sera fusillé ; il est défendu d'avoir des allumettes, des briquets, du tabac, de fumer, des couteaux, etc ... Vous êtes prisonniers de guerre. » Puis nous partons ; ceux qui peuvent marcher sont à pied ; nous arrivons aux baraques vers 2 heures et demie du matin ; nous nous couchons sur la paille ; le voyage a duré exactement cinquante-six heures.

A notre réveil je puis me rendre compte de l'état des lieux ; le camp est complètement entouré de sapins qui végètent dans un terrain sableux ; c'est, nous dit-on, un des plus grands camps d'Allemagne.

Deux jours avant nous étaients arrivés nos majors et nos infirmiers, pris presque tous à Sarrebourg. »



Prisonniers français dans un camp en Allemagne

LETTRE D'UN OFFICIER MUNICHOIS, CAVALIER

dans « DER DEUTSCHE KRIEG IN FELDPOSTBRIEFEN - ZWISCHEN METZ UND DEN VOGESEN »
« La guerre allemande décrite par des lettres de militaires - Entre Metz et les Vosges »
par V. Duvernoy, colonel du régiment royal wurtembourgeois / 1915, Charlottenburg

L'officier qui écrit cette lettre - dont nous ne connaissons pas l'identité - appartient fort probablement au III^e Corps de cavalerie, l'une des composantes de la VI^e Armée allemande, qui était placée sous le commandement du prince héritier de Bavière, le Kronprinz Rupprecht. La VI^e Armée était formée des I^{er}, II^e, et III^e Corps bavarois, du XXI^e Corps, du III^e Corps de cavalerie et du I^{er} Corps bavarois de réserve. Pour faire face à une offensive française prévisible, l'état-major allemand avait fait se concentrer cette VI^e armée (soit 247.700 combattants) autour de Château-Salins, Sarreguemines et Sarrebourg.